

Gary Hill et Martin Cothren : l'ami Indien (Tu sais où je suis et je sais où tu es)

Les [éditions Dis Voir](#) publient un livre singulier, à quatre mains, signé Gary Hill et Martin Cothren. Si l'on ne présente plus l'artiste américain, le nom de Martin Cothren, par contre, ne dira rien à la plupart, bien que cet ami Indien de Gary Hill ait été lui aussi, à sa façon, un artiste (dessins). Les trajectoires des deux hommes se croisent, se lient, mais demeurent différentes, séparées. Le livre est fait de ces croisements autant que de cette distance.

Tu sais où je suis et je sais où tu es a comme épicerie cette relation – dont le mot « amitié » ne rend pas exactement compte – entre deux êtres, deux mondes qui, dans la distance, par-delà la distance, à l'intérieur de la distance, s'échangent des signaux, construisent une sorte de communauté non réductible à l'identité, incluant au contraire, comme sa définition, des écarts, des différences, des chevauchements ou croisements plus qu'une homogénéité : une communauté *dans* la distance, possible *et* impossible.

Gary Hill et Martin Cothren sont comme deux astres qui communiquent tout en demeurant séparés. Dans ce livre, Gary Hill et Martin Cothren sont deux mondes, deux individus mais surtout le monde que chacun d'entre eux implique – deux

mondes, donc, séparés, pourtant réunis selon des lignes qui se croisent, se chevauchent, se perdent ou se trouvent, qui se rencontrent ici, se séparent là, ou, ailleurs encore, se mêlent et s'éloignent.

Le livre est fait de ces lignes, ces croisements, écarts, distances. Réunissant des textes de Gary Hill, des lettres de Martin Cothren, des dessins, des photographies de l'un et de l'autre – parfois de l'un par l'autre, comme dans les images extraites d'œuvres de Gary Hill montrant Martin Cothren –, *Tu sais où je suis et je sais où tu es* tisse cette relation singulière, est sa matérialisation sous la forme d'un livre, peut-être le dernier moment de cette relation (ou une façon de la continuer) puisque le livre se clôt sur le décès de Martin Cothren.

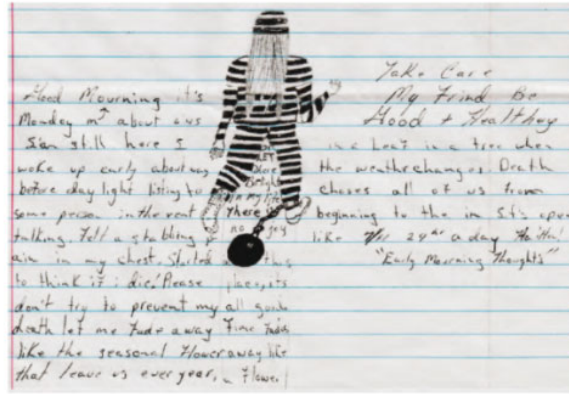
Rien ne prédestinait Gary Hill et Martin Cothren à se rencontrer : Gary Hill recherche des personnes pour participer à un de ses projets artistiques et Martin Cothren, par hasard, habite à côté... Si rien ne les prédisposait à se rencontrer, c'est surtout parce qu'ils font tous deux partie de deux mondes très différents, de deux histoires qui habituellement, dans l'Amérique du XXe siècle, seraient demeurées, au mieux, parallèles.

Je n'aurais jamais imaginé me lier d'amitié avec quelqu'un comme Martin. Selon ses propres termes – et c'est un peu ironique – c'était un taulard, un escroc, un voyou, un délinquant, un sans-abri solitaire, un « copin » toujours fauché, mon « bro ». Cette amitié ne pouvait s'expliquer simplement par le fait que nous avions travaillé ensemble, car notre collaboration n'avait duré que très peu de temps – une journée, voire même en réalité quelques heures. Deux mois plus tard, il partait en prison. Il serait facile de mettre cela sur le compte du destin, mais je me suis retourné au fil des années à remuer ciel et terre jusqu'au dernier grain de sable dans l'espoir de trouver un indice qui m'aiderait à comprendre ce qui me tenait attaché à cet « Indien »... Est-ce qu'il y a un fond de vérité dans le proverbe « Qui se ressemble s'assemble » ? Est-ce que nous étions, pour ainsi dire, les deux faces d'une même pièce que je n'ai pas encore découverte ?

Pour-être que le secret réside dans l'enfance, d'où émergent toutes sortes de signes au milieu du gribouillis que forment les différentes directions de nos vies. En l'absence de père, mes années de jeunesse ont été guidées par ma mère qui faisait l'impossible pour joindre les deux bouts et nous faire vivre mon frère, ma grand-mère et moi.

Elle travaillait à plein temps comme secrétaire au centre médical d'UCLA. J'étais livré à moi-même et je me rendais tout seul à l'école. Bien qu'insignifiants, mes premiers souvenirs de l'école élémentaire Franklin sont toujours là. Le jour où j'ai écrit le mot « anniversaire » sur mon avant-bras pendant une diétète et que je me suis fait engouler devant toute la classe, le visage rouge de honte. Le petit moment de gloire que m'a valu mon dessin au crayon de couleur d'un ours dans la forêt. Et puis, ce qui m'a manqué plus durablement, c'est la fois où j'ai reçu un ballon de kickball en pleine figure. Rien de très grave, sauf que j'étais des lunettes et que je me suis retrouvé en sang me frayant un chemin jusqu'à l'infirmière, le visage dans les mains, plein d'éclats de verre. À chaque fois que je croisais une fille dans le couloir, elle laissait échapper un hurlement à vous glacer le sang, ce qui n'arrangeait pas les choses.

Notre mère nous passait tout, à mon frère et à moi. Pourtant, étrangement, nous étions sages la plupart du temps (ce qui ne veut pas dire pour autant que nous étions des mauviettes). À l'époque, personne n'aurait été particulièrement surpris de voir un gamin de sept ans se rendre tout seul au bowling, un samedi après-midi comme les autres.



Bonjour s'ait lundi matin 6h45 environ Je suis toujours là Je me suis réveiller tot longtemp avant le levé du soleil j'écoutait dans les arération les gens qui parlait. Et la j'ai eu une douleur dans la poitrine. Je me suis mis a pensé si je meurs! Sil te plais esaye pas de m'empêché de mourir laisse moi partir lentment comme les fleur de saison qui nous quitte chaque année.

Ou bien quil y a de la lumière dans ma vie. Ici il n'y a pas de joie, sait tout les bon momen il disparaisse comme une fleur

et une feuille sur un arbre quand le temps change. La mort nous chasse du débu jusqua la fin. Elle ait ouverte 24h sur 24, 7 jour sur 7 Hal! Hal "Penser matinal"

Le livre est fait de ces deux mondes, Gary Hill impliquant un monde distinct de celui de Martin Cothren. Ici, chacun des deux individus est plus qu'un individu, il est une pluralité, une multiplicité faite de lieux, de pratiques, d'une histoire, de désirs, de réalités psychiques, d'événements du monde ou intérieurs. Ce sont ces mondes qui sont dépliés dans le livre et ce sont leurs différences qui sont exhibées : Gary Hill et ses œuvres, son enfance, sa famille, ses projets, sa dépression, son surf, ses drogues ; Martin Cothren et la prison, la drogue, l'alcool, ses croyances, ses dessins, ses désirs... Les deux mondes sont parallèles et le demeurent.

Pourtant, ils se rencontrent, échangent, se greffent l'un à l'autre en certains points alors que, encore une fois, rien ne les prédestinait, au contraire, à cette rencontre. Gary Hill est un artiste reconnu, exposé partout ; Martin Cothren est un dessinateur dont personne ne voit les dessins, il est le plus souvent ballotté d'une prison à une autre, enfermé, isolé, écrivant des lettres pour le seul monde extérieur qui semble demeurer pour lui, à savoir Gary Hill. L'un est Blanc, l'autre est

Indien. L'un a de l'argent, l'autre n'en a pas. L'un, le Blanc, jouit du parcours et de la reconnaissance qu'être Blanc permet, alors que l'autre, l'Indien, subit le destin social que l'Amérique Blanche réserve aux Indiens. C'est aussi cette réalité américaine qui est exposée dans le livre, réalité sociale, politique, historique, institutionnelle, psychique.

Pourtant la rencontre a lieu et quelque chose advient *entre* ces mondes : la transgression de l'ordre racial, social, symbolique ; des échanges, des projets, des œuvres ; une solidarité ; des émotions, des parcours de vie ; un lien qui s'étale sur une vingtaine d'années ; une mémoire, une vie psychique « commune ». Les deux mondes demeurent différents mais, par fragments, l'un existe pour l'autre, avec l'autre, à partir de l'autre.

Le livre rassemble les lettres, les récits, les images qui scandent ce lien et en résultent, en même temps qu'il souligne que la communauté ainsi créée – communauté que l'on peut appeler amitié ou d'un autre nom à trouver, à inventer – inclut non pas l'identité, l'homogénéité, mais l'écart, la différence, la distance : distance géographique, distance sociale, hétérogénéité des intentions, des perceptions, des discours.

Après un trajet stressant de trois ou quatre heures jusqu'à Walla Walla, j'ai récupéré Martin à la sortie du pénitencier d'État. Il n'était pas particulièrement loquace : on aurait dit qu'il ne parvenait pas à parler. Il lui ont tendu un sac plastique avec ses affaires qu'il a pris sans un sourire. Il ne voulait rien céder aux salauds qui l'avaient tenu enfermé pendant ces huit longues années. Alors que nous franchissions la dernière porte qui le séparait de la liberté, il ne montrait toujours aucune émotion – ou en tout cas il la gardait bien cachée. Nous avons roulé pendant un moment avant de nous arrêter dans une cafétéria banale, où il a englouti ce qui semblait être son dernier repas. Arrêt suivant : un supermarché mitéux sur une zone commerciale dans la banlieue de Yakima. Martin évoluait parmi les rayons comme un animal en cage. La lumière crue des lampes fluorescentes semblait le perturber. Maintenant qu'il était libre, la question de l'argent allait forcément se poser mais nous n'en étions pas encore là. Pourtant, je me suis senti mal à l'aise lorsque j'ai tendu ma carte de crédit à la caissière : tandis que Martin restait là tout près de moi. Après lui avoir acheté différents vêtements en deux exemplaires et un manteau, il nous restait encore une étape. Martin voulait voir son fils, qui habitait avec sa mère dans la Réserve. Arrivés li-bas, nous avons frappé à la porte et échangé quelques banalités avec son ex avant que ne tombe un silence oppressant. Très peu de mots ont été prononcés. Son fils portait un bracelet électronique à la cheville pour trafic de drogue. J'oserai à peine dire : *sal père, sal fili*. Martin a tenté de lui offrir une plume en perles finement tissées qu'il avait fabriquée en prison. Mais le gars n'a rien voulu savoir et il est rentré dans l'appartement en faisant comme si son père n'était pas

là. C'était difficile de lui en vouloir, mais j'ai vu que Martin était profondément blessé. Je crois que c'est la dernière fois que Martin a été en contact avec sa tribu ou vu un membre de sa famille. Nous avons rapidement repris la route pour Seattle.

J'avais décidé dans mon for intérieur que j'aurais pu, que je devais, que j'allais inviter Martin à rester chez nous pendant une semaine, tout en sachant qu'il était impossible de savoir ce qu'il allait devenir après cela. Je n'arrivais même pas à y penser. Est-ce que j'allais simplement lui demander de partir ? Le jeter dehors ? Lui donner les clés ? Que faire ? J'ai décidé de ne plus y penser. Le premier soir, nous avons fêté le retour de Martin – à la maison – autour d'un plat de saumon et de quelques bouteilles de vin.

Enfin détendus, nous avons discuté en regardant des photos et échangé des nouvelles. Mais la conversation a fini par prendre une tournure politique. À propos de rien, un très malentendu malentendu nous a conduits à évoquer la sombre et doublement histoire des Amérindiens. Tout est devenu pesant. Le vin y était sûrement pour quelque chose, mais peu importe : il fallait que j'arrive à calmer Martin, sinon nous courrions à la catastrophe. Je craignais pour ma famille mais j'osais de ne pas perdre mon sang froid. C'est là que je me suis rendu compte : merde, je ne connais pas vraiment ce type. Ou bien est-ce que je me trompe ? « Aller, Martin, mon pote, on n'est pas tes ennemis ! » J'ai compris que je n'arriverais jamais à trouver en moi un niveau suffisant d'empathie. Nous nous sommes effondrés de fatigue mais je n'ai pas réussi à dormir. Je suis resté éveillé toute la nuit à penser au lendemain.



88

89

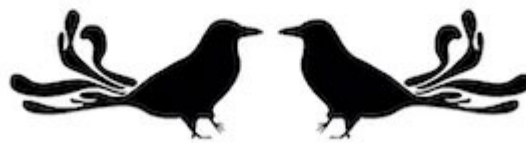
Dans le livre, l'expression la plus évidente de cette distance est l'ensemble des lettres envoyées depuis la prison à Gary Hill par Martin Cothren, lettres remplies de fautes d'orthographe et syntaxiques, alors que les récits de Gary Hill sont exempts de ces fautes. L'un parle une langue qui n'est pas celle de l'autre, chacune de ces langues étant porteuse de tout un monde subjectif, social, historique, politique. Pourtant, ces langues communiquent entre elles, s'adressent, selon des modalités différentes, l'une à l'autre, passent parfois l'une dans l'autre, et forment un livre « commun », une « communauté » qui est le livre, qui est l'« amitié ».

Tu sais où je suis et je sais où tu es tourne autour de cette question : qu'est-ce qu'une rencontre ? Non pas une rencontre évidente, attendue, programmée en vertu du déterminisme social et d'une logique de classe ou de « race », mais une rencontre entre deux mondes *a priori* étrangers l'un par rapport à l'autre, une rencontre entre deux hétérogènes et qui demeurent hétérogènes. Mais le livre tourne aussi autour d'une autre question, qui serait : qu'est-ce qu'une communauté ?, ou

plutôt : comment faire communauté sans commun donné, sans que la communauté ne réduise l'hétérogénéité ? Quelque chose qui évoquerait peut-être la « communauté inavouable » pensée par Maurice Blanchot, et qui évoquerait également, peut-être, la logique de la rencontre – rencontre entre hétérogènes – telle que développée par Gilles Deleuze...



TU SAIS OÙ JE SUIS ET JE SAIS OÙ TU ES
GARY HILL & MARTIN COTHREN



RENCONTRES

Tu sais où je suis et je sais où tu es est en ce sens un livre « commun », le livre d'une « amitié » qui évoque celle-ci mais surtout qui la réalise, l'effectue sous la forme d'un livre – livre d'une relation entre des mondes éloignés (et aujourd'hui d'autant plus éloignés que Martin Cothren est décédé) et qui se structure

selon la logique de cette relation entre différents, comme, chez Proust, la séquence de la guêpe et de l'orchidée chère à Gilles Deleuze et choisie par lui pour penser ce que peut être une rencontre, une « communauté » étrange.

Peut-être s'agit-il en même temps d'un livre sur la logique de la création – création d'une communauté et création d'une œuvre, d'œuvres, la logique de la création incluant la rencontre entre hétérogènes et l'émergence, *entre* ces hétérogènes, d'un monde « commun » mais non homogène, traversé de failles, de disjonctions, d'écarts, de lignes s'en allant ailleurs...

Gary Hill et Martin Cothren, *Tu sais où je suis et je sais où tu es*, [éditions Dis Voir](#), janvier 2021, 128 p., 100 illustrations, 29 €. Traduit de l'anglais (USA) par Valentine Leys-Legoupil. Le livre est simultanément publié dans sa [version anglaise](#).

Gary Hill sera présent en France pour présenter ce livre :

- **15 septembre, de 15h à 18h, à La compagnie (19 Rue Francis de Pressensé), Marseille. Seront présentées également 2 installations de Gary Hill avec Martin Cothren ;**
- **16 septembre, de 18h30 à 21h, librairie La Salle des machines – Friche la Belle de Mai (41 rue Jobin), Marseille ;**
- **17 septembre, de 18h à 20h, librairie Beaubourg – Centre Pompidou, Paris ;**
- **18 septembre, de 15h à 19h, Galerie In Situ/ Fabienne Leclerc (43 Rue de la Commune de Paris), Romainville.**